

LE COTON VIVRIER

par JEAN-MARC FLEURY

L'un des principaux objectifs du Programme de recherche sur les systèmes de production agricole consiste à convaincre les paysans de s'adonner à une culture de rapport : le coton. À première vue cela peut surprendre quand on pense aux dénonciations violentes dont les cultures d'exportation font l'objet de la part du Tiers-Monde. Nous avons donc demandé à M. Diarra ce qu'il pensait de l'équation "cultures d'exportation = déficits alimentaires".

Explore — M. Diarra, votre objectif premier n'est-il pas de promouvoir les productions vivrières? Pourquoi alors inciter les paysans à cultiver le coton?

M. Diarra — «En fait, c'est une situation que nous avons trouvée dès le départ où le coton est déjà la principale culture de rente. Par exemple, dans la région de Fonsébougou, à 25 km au nord de Sikasso, la culture du coton est bien établie. Grâce aux revenus du coton, au moins 60 p. 100 des exploitations agricoles sont équipées avec des attelages de boeufs, des semoirs, etc. Or, les plus gros producteurs de coton sont aussi les plus gros producteurs de céréales; ils en produisent souvent deux à trois fois plus que leurs besoins. Par contre, dans un village comme Sakoro, près de Bougouni, à une centaine de kilomètres au sud de Bamako, les paysans ne font pas de coton et leur production de céréales est relativement faible. Nous pensons que ce n'est pas un hasard et que les deux choses sont liées, cultures de rapport et cultures vivrières.

«Ce n'est donc pas par amour du coton que nous voulons l'introduire; c'est simplement qu'il permet d'acheter de l'équipement et d'agrandir les surfaces vivrières.»

Explore — Mais pour le Mali, est-ce une bonne chose de dépendre de plus en plus de la vente du coton?

M. Diarra — «Effectivement, c'est risqué. L'exemple du Sénégal avec l'arachide a démontré qu'il est dangereux de dépendre d'une seule culture d'exportation. Dans le cas du Mali, il n'y a pas de doute que le coton vient en tête des exportations; l'arachide, le bétail et le poisson viennent bien après.

«Si nous avons choisi le coton, c'est qu'il est bien implanté dans plusieurs régions. Mais nous n'allons pas nous cantonner au coton à tout prix. Si nous pouvons trouver d'autres production

de rente, elles seront gardées en réserve. Par exemple, des essais avec le maïs ont donné de bons rendements — presque 3 tonnes à l'hectare — lorsqu'il était semé dans les champs immédiatement après la récolte du coton afin de bénéficier de la fumure dont ce dernier fait l'objet.

«Il y a aussi le dah, une variété d'hibiscus, qui sert à la fabrication de sacs et de câbles et dont le Mali a grand besoin.»

Explore — Mais le petit agriculteur n'est-il pas porté à lui consacrer la majeure partie de ses efforts?

M. Diarra — «C'est vrai que les paysans choisissent la meilleure date de semis pour le coton et lui accordent le maximum d'attention.

«Si le coton a la priorité, c'est que dans les villages, on espère toujours réussir à s'organiser entre familles pour les céréales, tandis que ne pas payer ses impôts, c'est grave. Par ailleurs, il y a une sorte de mécanisme d'autocorréction. Si un paysan néglige sa production vivrière au point où il doit acheter sa nourriture de ses voisins, il est tellement humilié qu'on ne l'y reprendra pas deux fois.»

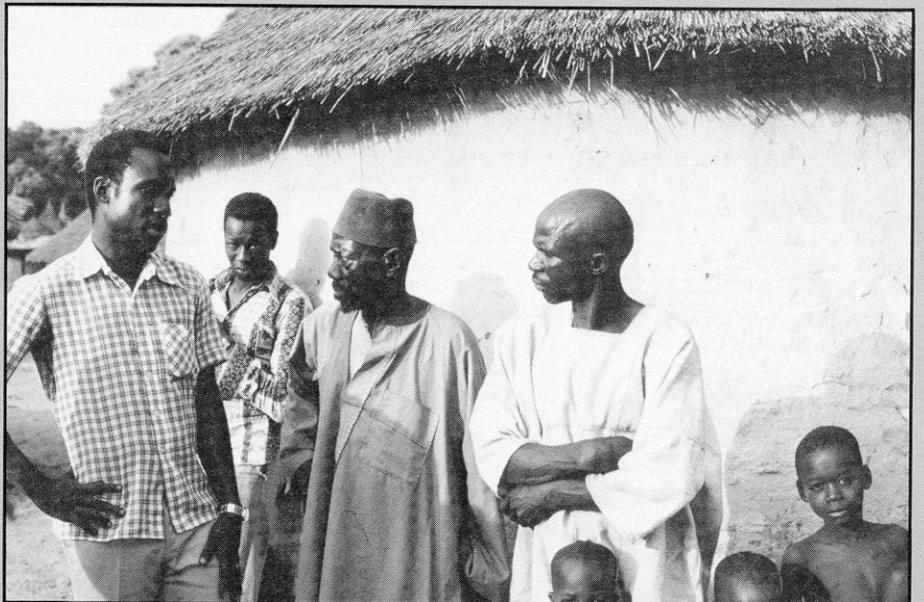
Explore — N'y aurait-il pas quand même moyen d'augmenter directement les rendements vivriers?

M. Diarra — «Oui, une solution de

rechange serait pour le gouvernement de subventionner la production vivrière du paysan. Ou bien, le gouvernement pourrait laisser monter les prix des céréales, auquel cas il lui faudrait augmenter les salaires. Mais toutes ces solutions coûtent cher. À défaut de crédits disponibles, on pense automatiquement au coton. C'est grâce à la culture du coton qu'un paysan peut s'équiper. Mais un jour, il faudra arriver à diminuer les écarts de rentabilité entre le coton et les céréales de façon à ce que toutes les cultures soient intensifiées.»

Explore — Comment expliquez-vous alors toute cette littérature démontrant que les cultures d'exportation se font au détriment des cultures vivrières?

M. Diarra — «Je pense que les auteurs qui dénoncent les cultures d'exportation sans aucune nuance ne voient que le revers de la médaille. Bien sûr, on nous dit que nous ne pourrions jamais nous développer parce que notre coton est exporté à des prix dont le contrôle nous échappe. Mais localement, on est obligé de constater que le paysan qui produit le plus de coton est aussi le paysan qui produit le plus de céréales. En fait, c'est notre rôle à nous, agronomes, de trouver des solutions de rechange.» □



L'agronome Tiécouradié Diarra, avec la chemise à carreaux, responsable du projet de recherche sur les systèmes de production agricole, commence à être bien connu du chef du village de Monzondougou.